

Serviteur du génie français en Outaouais Portrait de Léonard Beaulne (1887-1947)

Guy Beaulne

Numéro 29 (4), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28416ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulne, G. (1983). Serviteur du génie français en Outaouais : portrait de Léonard Beaulne (1887-1947). *Jeu*, (29), 88–94.



serviteur du génie français en outaouais

portrait de léonard beaulne
(1887-1947)*

Sur sa tombe, au cimetière Notre-Dame de la ville de Vanier, en banlieue d'Ottawa, ses enfants ont fait graver ces mots: HOMME DE THÉÂTRE. Ne cherchez pas, vous ne trouverez nulle part ailleurs, dans la région, une telle épitaphe. Toute sa vie avait été consacrée au théâtre et Léonard Beaulne avait la fierté de sa vocation.

Il était né à Belle-Rivière, Sainte-Scholastique, dans le comté de Deux-Montagnes, le 8 août 1887. Son père Joseph était, comme son père avant lui, charron et forgeron.

Joseph Beaulne était un bel homme d'une endurance physique remarquable et d'une force de caractère exceptionnelle. Il était monté lui-même à la flèche du clocher pour y accrocher le coq qu'il avait forgé. Il avait l'oeil noir, perçant et vif, et avait hypnotisé la cousine Domithilde pour que le docteur Fortier puisse l'opérer d'une tumeur alors que son état ne lui permettait pas d'être soumise à l'anesthésie ordinaire. On en parla longtemps au village, comme on se rappela aussi le jour où le cheval qu'il était en train de ferrer lui renversa le goudron chaud sur la main et le bras après lui avoir rué au visage: il termina son ouvrage puis s'occupa, ensuite, d'aller quérir les soins dont il avait besoin. Je l'ai vu moi-même faire sauter, avec la lame de son canif, une molaire qu'il s'était appliqué, pendant des heures, à déchausser.

C'est de cette race entêtée et fière qu'était né mon père. Il avait déjà d'étonnantes dispositions d'athlète quand la famille, à la suite de l'accident de ferrure, vint s'installer à Ottawa en 1901.

Le collège de Bytown qu'ont fondé les Oblats est, depuis 1866, une université par charte civile et on y dispense, au secondaire, un cours commercial fort utile à la population française de la basse-ville. Léonard Beaulne y sera heureux. Les études lui plaisent et il découvre ici une vie athlétique qui le passionne. Sportif remarqué, il

*Guy Beaulne, l'actuel directeur du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, est le fils de Léonard Beaulne et le père de Martine Beaulne, une des fondatrices du Théâtre Parminou. Rappelons que Guy Beaulne fonda l'A.C.T.A. (Association canadienne du théâtre d'amateurs), en 1958, alors qu'il était réalisateur, entre autres, de la série « Nouveautés dramatiques », à la radio de Radio-Canada.

deviendra, à sa sortie, la vedette de l'Ottawa Rugby Club, des matchs de crosse et de lutte de la région. En 1907, il entre au ministère de la Défense où il demeurera jusqu'à sa mort, en 1947.

C'est à l'université qu'il fait la rencontre de Hector Laperrière, qui rêve de théâtre et qui va l'entraîner à fonder avec lui, en 1905, le Cercle Crémazie. Commence alors, à dix-huit ans, une carrière de monologuiste comique qui le fera passer des salons à la scène et de l'entracte au spectacle.

La passion du cirque s'empare de lui mais il résiste, par tendresse pour sa mère, à sa séduction magique et exotique. Il m'a légué un petit ouvrage qui s'intitule *les Trucs du théâtre, du cirque et de la foire*. Avec le traité de diction et de phonétique d'Ernest Légouvé, c'était peut-être ce à quoi il tenait le plus au monde.

Dès ses débuts, il est fasciné par le théâtre. Il établit avec une facilité déconcertante des rapports de complicité avec la salle. Il a le don de la présence et son art repose sur une observation attentive du comportement humain et sur l'expression spontanée et franche des sentiments à révéler.

Il est bientôt sollicité de toutes parts et joue avec le Cercle Jeanne d'Arc et le Cercle Duhamel d'Ottawa avant de joindre le Cercle Saint-Jean de Hull, en 1911. Il devient l'adjoint du directeur Ernest Saint-Jean qui, pendant les douze prochaines années, sera l'animateur irréductible du mélodrame à la salle Notre-Dame de Hull, au Monument National d'Ottawa ainsi qu'au Théâtre Russell et à la salle Sainte-Anne. L'activité est considérable puisqu'en la seule saison 1914, le Cercle Saint-Jean présentera huit grands spectacles. L'énergie et l'enthousiasme aidant, Léonard Beaulne s'associe également à Wilfrid Sanche, son aîné de huit ans qui, comme lui, vient de Sainte-Scholastique, et qui aura une impressionnante carrière de comédien et de metteur en scène pendant plus de trente-cinq ans. Ce sera la période de la comédie romantique et de la recherche d'un théâtre littéraire.

Un critique, qui signe Claudius, écrit dans *le Droit*, en 1913:

« Les drames à grands spectacles — lorsqu'ils sont réussis jusque dans le détail — ont rarement manqué de la faveur et des applaudissements populaires. Ce genre de pièces ne saurait être, en vérité, médiocrement représenté: ou bien vous assistez à un succès complet, ou malheureusement vous êtes soumis à un interminable exercice de patience, pour ne pas dire plus. Le Cercle Saint-Jean a prouvé qu'il avait laissé derrière lui les sentiers battus des amateurs débutants pour donner au public du vrai théâtre, en même temps que du bon théâtre. »

Quelques années plus tard, on lit dans le même journal:

« L'une des plus belles idées de Monsieur Sanche a bien été de mettre à la scène, en cette région d'Ottawa, du vrai théâtre, non pas du vulgaire mélo, mais du théâtre véritable, où l'on peut goûter à la fois un art réel et un fini littéraire de premier ordre. »

En 1887, le collègue universitaire des Oblats, à Ottawa, avait constitué une Société de discussion française groupant une vingtaine d'élèves « dans le but de les aider à développer leurs qualités ethniques et à se perfectionner dans la maîtrise de leur langue ». Devenue la Société des débats français, elle invitait Léonard Beaulne, en

Léonard Beaulne et Hector Laperrière, en 1905. Fondation du Cercle Crémazie, à Ottawa.



1919, à devenir son directeur artistique. Jusqu'à sa mort, il fera du spectacle théâtral annuel de l'Université d'Ottawa l'un des principaux événements artistiques de la capitale. Il sera également l'artisan du succès constant remporté par les équipes d'orateurs aux joutes universitaires du Trophée Villeneuve.

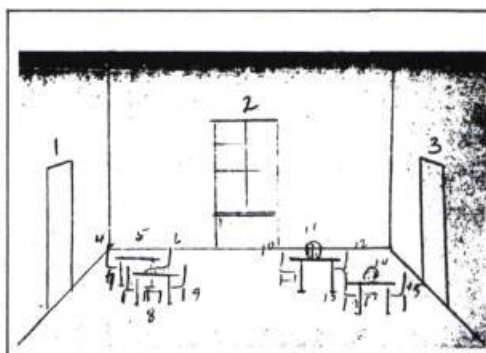
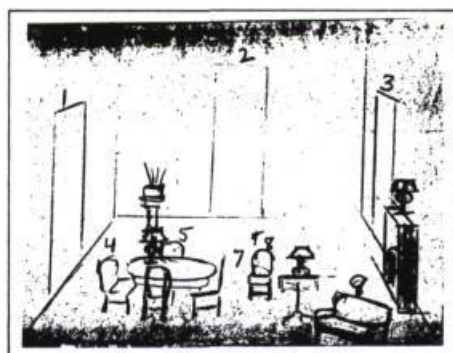
La langue française est pour lui une préoccupation majeure. En 1920, il fonde l'École de diction Notre-Dame qui sera un des foyers culturels importants du Monument National. En 1922, il prend la relève de Saint-Jean et de Sanche en fondant le Groupe Beaulne, «...le point central duquel rayonne tout le théâtre amateur dans la capitale», écrit-on dans *le Droit*, en 1928.

«L'aîné de ses autres frères, il a périodiquement contribué aux autres groupes en formation, souvent en leur sacrifiant ses plus beaux talents. Monsieur Beaulne et ses collègues nous ont donné plusieurs exemples de la manière dont il faut s'y prendre pour la conservation de la langue française à Ottawa. Ils ne font pas simplement du théâtre, comme on dit souvent en termes du métier: ils font beaucoup plus que cela, animés d'une souveraine ambition, qu'il est bon de signaler ici; ce qu'ils font gratuitement sous une forme amusante, récréative, éloquente bien souvent, c'est une école de langue et de mentalité française, excellente et d'une valeur incalculable; dans le milieu peu homogène où nous sommes exposés à voir diminuer l'héritage traditionnel du génie français, nos façons de croire, de penser et d'aimer sont françaises.»

Mon père apportait un grand soin à la préparation de ses mises en scène. Mais sa préparation s'appuyait habituellement sur une intuition qui le trompait rarement. Il concevait son rôle de metteur en scène dans le respect le plus entier de l'auteur et de son texte. Il était satisfait d'en être le serviteur.

Le cadre physique était secondaire: comme ce sont les personnages qui créent l'action, celle-ci établit le lieu théâtral. Chaque salle possédant son jeu de décors, on utilisait, selon les besoins, le grand salon, le living, le parc, le bureau ou le donjon. Le spectateur réinventait les lieux. Les meubles étaient empruntés au marchand ou pris dans les salons des amis. Les seules chaises de style étaient celles du Château Laurier. Elles étaient Tudor, mais elles devaient convenir tout autant à Molière qu'à Shakespeare, faute de mieux. Personne ne s'en offusquait.

Le premier temps d'une mise en scène, c'est l'analyse de l'oeuvre. Mon père se mettait à l'écoute de l'auteur. Il notait les temps forts, les changements de rythme,



Esquisse de plantation de décor pour *la Cagotte* de Labiche. Chaque accessoire est identifié par un chiffre.



Léonard Beaulne dans le rôle du tavernier dans le *Gondolier de la mort*, en 1911.



Léonard Beaulne dans le rôle du Juif Mathéus de *la Rédemption* d'Octave Feuillet, en 1915, au Théâtre Russell. Direction: Wilfrid Sanche.

les insistances et les contrastes dans l'ordonnance des scènes. Il lisait et relisait inlassablement le texte pour en posséder chaque réplique. Il pouvait ensuite, à travers son instinct de comédien, commencer la répétition: en assimilant le texte, il parvenait à vivre plus intimement et plus intensément l'action dramatique à proposer.

Il prenait autant de soin et de plaisir à façonner les personnages qu'à les interpréter. Il encourageait chaque acteur à découvrir les gestes et les manies qui donneraient à son personnage son naturel et sa personnalité. Le personnage, ainsi délimité, risquait moins d'échapper au comédien sans expérience ou tenté de cabotiner. Il choisissait ensuite le costume juste et l'accessoire qui convenait. Rien n'était laissé au hasard. Le maquillage lui-même était déjà esquissé.

Et puis la répétition commençait avec toute la rigueur et la patience qu'il pouvait soutenir. Il n'acceptait pas qu'on changeât la réplique indûment ni qu'on tripatouil-

lât le texte. Cette sévérité était nécessaire, car le comédien de l'époque improvisait avec complaisance. Les répétitions insuffisantes ou les mémoires non exercées en étaient la cause. Ce qui faisait du souffleur le membre le plus important de l'équipe. Jouer au souffleur, c'était pour certains comédiens la griserie du risque, le grand sport. C'était un peu la fosse aux lions ou la corde raide.

Léonard Beaulne était méthodique et sa mise en scène était consignée, avant la première rencontre avec ses acteurs. Il la corrigeait rarement: il appartenait au comédien de s'y adapter. Il n'avait pas le compliment facile, mais quand il souriait en disant: « C'était pas mal », on pouvait avec raison éprouver la satisfaction d'avoir réussi.

Il lisait beaucoup sur le théâtre, prenait beaucoup de notes et aimait dessiner. Le croquis lui permettait de retenir les détails d'un costume ou d'accessoires qui avaient capté son attention dans une oeuvre d'art. Comme sa mémoire était éveillée et visuelle, il retenait longtemps ces détails. Il le fallait bien, car les livres étaient rares et les sources d'information, peu nombreuses.

Je me souviens combien les propos de Henri Letondal l'avaient blessé au premier concours des groupes français pour le Gala dramatique du Dominion, en 1933.

Mon père avait dirigé un collage du *Médecin malgré lui* de Molière, que jouaient les étudiants de l'Université d'Ottawa. Ce digest de scènes était imposé par le règlement qui n'allouait que cinquante minutes à chaque concurrent, de l'ouverture à la fermeture du rideau. Les dix autres minutes de l'heure étaient utilisées pour enlever le décor et installer le prochain.

Letondal agissait comme juge critique. Il loua longuement la diction des jeunes comédiens et le travesti de Lucinde puis s'en prit au fait que Géronte et Léandre portaient le chapeau à l'intérieur de la maison dans leur scène avec Sganarelle. « Ils ne doivent pas jouer coiffés, disait-il péremptoirement, Sganarelle seul portant son chapeau de médecin. »

Quelques jours plus tard, avec une lettre bien sentie, mon père lui faisait parvenir une gravure d'époque montrant que les trois personnages étaient bel et bien coiffés dans cette scène. Les règles de la bienséance, lui faisait-il remarquer, changent de siècle en siècle et de pays en pays. Letondal eut la délicatesse de répondre pour s'excuser et pour reconnaître que mon père connaissait mieux Molière que lui.

Léonard Beaulne eut une heureuse influence dans la société canadienne-française de la capitale et de la région outaouaise. Il était estimé et respecté. C'était un homme d'honneur dont on pouvait se recommander. C'était un artiste généreux qui fut de toutes les bonnes causes.

Brisé par les exigences du travail des années de la guerre, désabusé par la mort tragique d'une femme encore jeune, angoissé par l'absence de deux enfants au combat, il mourut à cinquante-neuf ans, après de longs mois de maladie. Mais il avait bien servi le théâtre.

guy beaulne